

Elizabeth Brundage

DANS LES ANGLES
MORTS

Roman



Quai Voltaire

DANS LES ANGLES MORTS

Elizabeth Brundage

DANS LES ANGLES
MORTS

Roman

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Cécile Arnaud



Quai Voltaire

Titre original: *All Things Cease to Appear*.

Alfred A. Knopf, The Knopf Doubleday Group, Penguin Random House,
LLC, 2016.

© 2016 by Elizabeth Brundage

© QUAI VOLTAIRE / LA TABLE RONDE, 2018, POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE.

editionslatableronde.fr

Pour Joan & Dorothy.

... celle qui brûle de jeunesse et n'a pas de lot sûr est liée
Par les sortilèges de la loi à celui qu'elle exècre¹.

WILLIAM BLAKE, *Vision des Filles d'Albion*.

Sous ces étoiles, il y a tout un monde de monstres
évoluant en silence.

HERMAN MELVILLE.

1. Traduction de Paul Gallimard, *Vision des Filles d'Albion*, dans *Œuvre* de William Blake, III, Aubier/Flammarion.

LA FERME DES HALE

Voici la ferme des Hale.

Ici, la vieille salle de traite, l'ouverture sombre qui dit *Trouvez-moi*.

Là, la girouette, le tas de bois.

Et voici la maison, bruissant d'histoires.

Il est tôt. Le faucon descend en planant à travers le ciel dégagé. Une mince plume bleue tournoie dans l'air. L'air est froid, lumineux. La maison est silencieuse, la cuisine, le canapé en velours bleu, la petite tasse blanche.

La ferme n'a jamais cessé de chanter pour nous, ses familles perdues, ses soldats, ses épouses. Pendant la guerre, quand ils vinrent avec leurs baïonnettes, forçant la porte, montant l'escalier dans leurs bottes sales. Des patriotes. Des gangsters. Des maris. Des pères. Ils dormirent dans les lits froids. Dérobèrent les conserves de pêches et de betteraves à sucre dans la cave. Ils firent de grands feux dans le champ, dont les flammes tourbillonnaient et crépitaient vers les cieux. Des feux qui riaient. Leurs visages étincelaient et leurs mains étaient au chaud dans leurs poches. Ils firent rôtir du cochon et dévorèrent la viande rose et sucrée, avant de lécher sur leurs doigts la graisse au goût familier, étrange.

Puis il en vint d'autres – ils furent nombreux – qui prirent, arrachèrent et pillèrent. Même les tuyaux de cuivre,

les carreaux de faïence bleus. Tout ce qu'ils purent, ils l'emportèrent. Ne laissant que les murs, les sols nus. Le cœur battant dans la cave.

Nous attendons. Nous sommes patients. Nous attendons des nouvelles. Nous attendons qu'on nous raconte. Le vent tente de nous raconter. Les arbres s'agitent. C'est la fin de quelque chose; nous le sentons. Bientôt, nous saurons.

Première partie

23 FÉVRIER 1979

Il avait recommencé à neiger. Cinq heures trente de l'après-midi. Il faisait presque nuit. Elle venait de disposer leurs assiettes quand les chiens se mirent à aboyer.

Son mari reposa son couteau et sa fourchette, mécontent d'être dérangé pendant son dîner. Qu'est-ce que c'est, encore ?

June Pratt écarta le rideau et vit leur voisin sous la neige, portant l'enfant, pieds nus, dans ses bras. Aucun des deux n'avait de manteau. Apparemment, la fillette était en pyjama. C'est George Clare, dit-elle.

Qu'est-ce qu'il fabrique ?

Je me le demande. Je ne vois pas de voiture. Ils ont dû venir à pied.

Il fait un froid de canard dehors. Tu ferais mieux d'aller voir ce qu'il veut.

Elle les fit entrer avec le froid. Debout devant elle, il lui tendit l'enfant comme une offrande.

C'est ma femme. Elle est...

Maman a bobo, pleurnicha la fillette.

June n'avait pas d'enfant, mais elle avait toujours élevé des chiens, et elle lut dans le regard de la petite la sinistre confirmation de ce que tous les animaux savaient : que le monde était mauvais et inintelligible.

Tu ferais mieux d'appeler la police, dit-elle à son mari. Il est arrivé quelque chose à sa femme.

Joe retira sa serviette et se dirigea vers le téléphone.

Viens, on va te trouver des chaussettes, dit-elle en prenant la gamine des bras de son père. Elle l'emmena dans la chambre et la déposa sur le lit. Plus tôt dans l'après-midi, elle avait mis les chaussettes propres à sécher sur le radiateur. Elle en prit une paire en lainage et l'enfila aux pieds de l'enfant, songeant que si c'était la sienne, elle l'aimerait davantage.

C'étaient les Clare. Ils avaient acheté la ferme des Hale l'été précédent. À présent, c'était l'hiver, et bien qu'il n'y eût que leurs deux maisons sur la route, elle ne les avait pas beaucoup vus. Parfois, elle les apercevait le matin. Quand il filait à l'université au volant de sa petite voiture. Ou quand la femme faisait prendre l'air à la fillette. Certains soirs, lorsque June sortait les chiens et que leur maison était illuminée, elle les voyait à table ; l'enfant était installée entre eux, la femme se levait, se rasseyait puis se relevait.

Le shérif mit plus d'une demi-heure à arriver à cause de la neige. June était vaguement consciente, comme les femmes le sont souvent des hommes qui les désirent, que Travis Lawton, son ancien condisciple de lycée, la trouvait séduisante. C'était sans conséquence désormais, mais on a du mal à oublier les gens avec lesquels on a grandi. Prenant soin d'écouter avec attention ce qu'il disait, elle remarqua sa gentillesse envers George Clare, alors même qu'il n'était pas exclu, du moins pour elle, que son voisin fût responsable du malheur arrivé à sa femme.

George songeait à Emerson, *la terrible aristocratie qui existe dans la Nature*. Parce qu'il y avait des choses en ce monde qu'on ne pouvait pas contrôler. Et parce que même en cet instant il pensait à elle. Même en cet instant où sa femme gisait, morte, là-bas dans la maison.

Il entendait Joe Pratt parler au téléphone.

Assis sur le canapé vert, il attendit en tremblant un peu. La maison des Pratt empestait le chien. On les entendait aboyer dehors dans leurs chenils. Il se demandait comment ils le supportaient. Il contempla les larges lattes du parquet. Des relents de moisi montaient de la cave. Il les sentit au fond de sa gorge et toussa.

Ils arrivent, dit Pratt de la cuisine.

George hocha la tête.

Au bout du couloir, June Pratt parlait à sa fille du ton doux qu'on emploie avec les enfants, et il lui en fut reconnaissant, au point que ses yeux s'humidifièrent un peu. Il savait qu'elle recueillait les chiens errants. Il l'avait déjà vue marcher sur la route, escortée par sa meute hétéroclite, une femme dans la quarantaine, coiffée d'un foulard rouge, les sourcils froncés et la tête baissée.

Au bout d'un moment, il n'aurait pu dire combien de temps, une voiture arriva.

Les voilà, dit Pratt.

Ce fut Travis Lawton qui entra. George, dit-il, mais sans lui serrer la main.

Bonjour, Travis.

Chosen étant une petite ville, ils s'étaient déjà croisés. George savait que Lawton avait étudié au Rensselaer Polytechnic Institute, avant de revenir ici prendre le poste de shérif, et il l'avait toujours trouvé étonnamment superficiel pour un homme ayant fait des études supérieures. Mais il est vrai que George n'était pas très psychologue et, comme ne cessait de le lui rappeler une petite coterie de personnes de sa connaissance, son opinion ne valait pas grand-chose. George et sa femme étaient des nouveaux venus. Les gens du coin mettaient au moins cent ans à accepter que des étrangers s'installent dans une maison ayant appartenu pendant des générations à une même famille, dont l'histoire navrante appartenait désormais à la mythologie locale. S'il ne connaissait pas ces gens, l'inverse était plus vrai encore ; pourtant, durant ces quelques minutes, alors qu'il

se trouvait dans le salon des Pratt, en pantalon de toile froissé et la cravate de travers, le regard distant et embué qui pouvait facilement passer pour de la folie, tous leurs soupçons devaient se trouver confirmés.

Allons voir sur place, dit Lawton.

Ils laissèrent Franny chez les Pratt et se mirent en route, Lawton, son adjoint Wiley Burke et lui. La nuit était tombée. Ils marchèrent avec une détermination grave, un froid mordant sous les pieds.

La maison attendait, souriante.

Ils la contemplèrent pendant une minute, avant de traverser le porche, encombré de raquettes à neige, de raquettes de tennis et de feuilles mortes. En entrant dans la cuisine, il montra à Lawton le carreau cassé, puis ils montèrent l'escalier avec leurs bottes sales. La porte de leur chambre était close ; il ne se souvenait pas de l'avoir fermée. Il avait pourtant dû le faire.

Je ne peux pas entrer là-dedans, dit-il au shérif.

D'accord. Lawton lui toucha l'épaule d'un geste paternel. Restez là.

Lawton et son collègue poussèrent la porte et entrèrent. Il entendit des sirènes au loin. Leur hurlement strident sapa ses forces.

Il patienta dans le couloir en s'efforçant de ne pas bouger. Puis Lawton ressortit et prit appui contre le montant de la porte. Il regarda George avec circonspection. C'est votre hache ?

George hocha la tête. Celle de l'étable.

Ils retournèrent en ville sur des routes sombres et glissantes, dans la voiture banalisée de Lawton, dont les chaînes crissaient sur la neige. Il était assis avec sa fille derrière la grille de séparation. L'annexe du commissariat se trouvait face à l'ancienne gare, dans un bâtiment qui avait peut-être été une école autrefois. Les murs d'un jaune sale étaient encadrés d'huisseries en acajou, et les vieux radiateurs chuintaient avec la chaleur. Une femme qui travaillait là

emmena Franny au distributeur automatique de friandises, lui donna quelques pièces prises dans un sac en plastique et la souleva pour qu'elle puisse les glisser dans la fente. Maintenant, regarde, dit la femme. Elle tira la manette et un paquet de biscuits dégringola. Vas-y, c'est pour toi.

Franny quêta du regard l'approbation de George. C'est bon, chérie. Tu peux les prendre.

La femme tint ouverte la trappe en plastique en bas de la machine. Allez, prends, ça mord pas. Franny plongeait la main dans l'obscurité de l'appareil pour en sortir les biscuits et sourit, toute fière.

Lawton s'accroupit devant elle. Donne, je vais t'aider, trésor. Il prit le paquet, l'ouvrit et le lui rendit. Tous la regardèrent piocher un biscuit et le manger. Lawton dit, Je parie qu'ils sont bons.

Franny mâcha.

Et je parie que tu as faim.

Elle enfourna un autre biscuit dans sa bouche.

Tu as pris ton petit déjeuner, ce matin? Moi, j'ai mangé un bol de corn flakes. Et toi?

Des biscottes.

Ah bon?

Avec de la confiture.

Et ta maman, qu'est-ce qu'elle a mangé au petit déjeuner, Franny?

Elle regarda Lawton avec surprise. Ma maman, elle est malade.

Qu'est-ce qu'elle a, ta maman?

Ma maman est *malade*.

C'est dur, quand ta maman est malade, n'est-ce pas?

Elle retourna le paquet en cellophane, et une pluie de miettes brunes tomba entre ses doigts.

Est-ce que quelqu'un est venu chez toi aujourd'hui?

Franny l'ignora et froissa l'emballage, occupée par le bruit qu'il faisait entre ses doigts.

Franny? Le shérif te parle.

Elle leva les yeux vers George.

Cole est venu ?

Elle hocha la tête.

Cole Hale ? demanda Lawton.

Il fait parfois du baby-sitting pour nous, dit George.

C'était Cole ? Tu en es sûre ?

La lèvre inférieure de Franny se mit à trembler et des larmes roulèrent sur ses joues.

Elle vient de vous le dire, intervint George. Il prit sa fille dans ses bras, agacé, et la tint serrée contre lui. C'est assez de questions pour le moment, il me semble.

Tu veux réessayer, Franny ? La femme brandit le sac de pièces.

Franny cligna des paupières pour chasser ses larmes et se dégagea en gigotant. C'est moi qui fais.

On va très bien s'entendre toutes les deux, reprit la femme. J'ai encore plein de monnaie, dans ce sac. Et nous avons une télé.

Ils le laissèrent téléphoner à ses parents. Il les appela en PCV du téléphone public dans le hall. Sa mère lui fit répéter la nouvelle. Il débita les mots, debout sous les lumières vertes.

Ils vont venir, dit-il à Lawton.

D'accord. On va se mettre là.

Lawton le fit entrer dans une petite pièce pourvue de hautes fenêtres noires ; il vit son reflet dans la vitre et remarqua sa posture voûtée, ses vêtements froissés. La pièce sentait la crasse, la cigarette et autre chose, peut-être le malheur.

Asseyez-vous, George, je reviens tout de suite.

Il s'assit devant la table. Une fois la porte fermée, il éprouva la sensation d'être coupé de tout, attendant là avec son propre reflet. Il entendit le train brinquebaler en traversant la ville, lent et bruyant. Il regarda la pendule ; il était sept heures passées.

La porte s'ouvrit, et Lawton entra à reculons, tenant

deux tasses de café et un dossier sous le bras. Je me suis dit que vous en auriez peut-être besoin. Il posa le café et laissa tomber quelques morceaux de sucre emballés. Vous prenez du lait?

George secoua la tête. Comme ça, c'est bien. Merci.

Le shérif s'assit, ouvrit le dossier et but une gorgée de café chaud, tenant délicatement le bord de la tasse entre ses doigts. Il sortit des lunettes à double foyer de la poche de sa chemise, essuya les verres avec une serviette, les leva vers la lumière puis les essuya encore avant de les mettre. Sachez que je suis profondément désolé pour Catherine.

George se contenta de hocher la tête.

Le téléphone sonna. Lawton répondit et prit quelques notes sur son bloc. George s'appliqua à seulement rester assis, les mains posées l'une sur l'autre, sur ses genoux. Dans une sorte de rêverie vague, il songea à Rembrandt. Une fois encore, il regarda son reflet dans la vitre et se dit que, pour quelqu'un dans sa situation, il n'avait pas l'air trop mal en point. Il repoussa les cheveux de son front, s'adossa à sa chaise et fit des yeux le tour de la petite pièce. Les murs étaient gris, couleur porridge. À une époque, il se targuait de posséder un instinct pour les couleurs. Un été, étant étudiant, il avait fait un stage à l'institut Clark avec Walt Jennings, un spécialiste de la couleur. Il avait loué une maison sur la colline et était tombé amoureux d'une fille qui vivait dans la vieille demeure victorienne d'en face, bien qu'ils ne se fussent jamais adressé la parole. Elle avait passé l'été à lire *Ulysse*, et il la revit, sortant sur la terrasse en bikini pour aller s'allonger sur la chaise longue. Elle lisait pendant cinq minutes, puis posait le gros livre sur son ventre et levait le visage vers le soleil.

Lawton raccrocha. On n'a pas beaucoup de cambriolages par ici. En général, seulement des adolescents désœuvrés, en quête d'alcool. Vous avez des ennemis, George?

Pas que je sache.

Et votre femme ?

Non. Tout le monde adorait ma femme.

Quelqu'un ne l'aimait pas.

Il pensa à la fille, à ses yeux noirs et tristes. Je ne connais personne qui ferait une chose pareille.

Lawton le regarda mais ne dit rien, et une longue minute passa.

Je vais devoir repartir bientôt. Franny n'a pas dîné.

Ce distributeur est très bien garni.

George prit la tasse en carton et sentit la chaleur dans ses doigts. Le café était amer et encore assez chaud pour lui brûler la langue. Lawton sortit un paquet de Chesterfield. Vous en voulez une ?

J'ai arrêté.

Moi aussi. Le shérif alluma une cigarette avec un briquet en cuivre, tira une grande bouffée et souffla la fumée. Vous étiez à votre bureau à l'université ?

George hocha la tête.

Vous êtes rentré à quelle heure cet après-midi ?

Vers cinq heures, un peu avant.

Lawton prit note. Donc, vous arrivez chez vous, et ensuite quoi ?

George expliqua qu'il s'était garé dans le garage et était entré dans la maison. J'ai compris qu'il y avait un problème quand j'ai vu la vitre brisée. Puis je suis monté et je l'ai trouvée. Elle était – il toussa. Couchée là, en chemise de nuit. Avec cette – il s'arrêta. Il ne pouvait pas prononcer le mot.

Lawton lâcha sa cigarette dans sa tasse de café, qu'il jeta dans la poubelle. Revenons en arrière une minute. Retournons dans la cuisine et dans l'escalier – avez-vous remarqué quelque chose ? Quoi que ce soit d'inhabituel ?

Son sac était plus ou moins renversé, son portefeuille. Je ne sais pas ce qu'il contenait.

Combien d'argent liquide gardait-elle dans son portefeuille ?